

de cette enfant ? Quelles garanties me donnerez-vous contre votre second mari et contre vous-même ? Parlez : ce sont des questions que je vous adresse. Quelle vie nouvelle avez-vous préparée ? quel bonheur autre en échange du bonheur qu'elle va perdre ? Elle sera grande, n'est-ce pas ? elle sera riche ? elle aura plus d'honneurs, si elle a moins de joie ? plus d'orgueil, si moins de tranquille vertu ? Madame, ce n'est pas cela que nous venons chercher. Nous donnerions toutes les grandeurs du monde, toutes les richesses, tous les honneurs, pour une parole venant de l'âme, et nous attendons encore cette parole. Où est-il, votre amour ? je ne le vois pas. Votre fierté frémit, votre cœur se tait. J'ai peur, entendez-vous, j'ai peur non plus de M. de Gonzague, mais de vous, de vous, sa mère ! Le danger est là, je le devine, je le sens ; et si je ne sais pas défendre la fille de Nevers contre ce danger, comme je l'ai défendue contre tous les autres, je n'ai rien fait, je suis parjure au mort ! Il s'arrêta pour attendre une réponse ; la princesse garda le silence.

— Madame, reprit-il en faisant effort pour se calmer, pardonnez-moi ; mon devoir m'oblige, mon devoir m'ordonne de faire, avant tout, mes conditions. Je veux qu'Aurore soit heureuse. Je veux qu'elle soit libre, et, plutôt que de la voir exclave...

— Achevez, monsieur ! dit la princesse d'un ton qui laissait percer la provocation.

Lagardère cessa de marcher.

— Non, madame, répondit-il, je n'achèverai pas ; par respect pour vous-même. Vous m'avez suffisamment compris.

Madame de Gonzague eut un sourire amer, et,